

Le journal d'un ouvrier gaélophone en Grande-Bretagne : Différences culturelles et communauté linguistique

Jean-Philippe Hentz

Docteur de l'Université de Strasbourg



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 1 - 2008
pp. 33-44

Resumé : *Donall MacAmhlaigh est né en 1926 près de Galway, dans une région gaélophone de l'ouest de l'Irlande. Issu d'une famille modeste, il doit très tôt commencer à travailler, d'abord comme ouvrier dans une usine textile puis, après la Seconde Guerre Mondiale, comme ouvrier de chantier itinérant, "navvy", en Grande-Bretagne. Il a participé, comme de nombreux Irlandais de sa génération, à l'effort de reconstruction de la Grande-Bretagne d'après-guerre et a consigné cette expérience dans un journal écrit entre 1951 et 1957, et publié pour la première fois en 1964.*

Intitulé Dialann Deorai, en anglais An Irish Navy : The Diary of an Exile, ce journal a été entièrement rédigé en gaélique, langue de prédilection de son auteur dont ce n'est cependant pas la langue maternelle.

Ce journal, son contenu ou le choix de la langue d'écriture, posent d'emblée la question de la place de la langue gaélique non seulement en Irlande, mais aussi et surtout au sein des populations gaélophones émigrées, une question qui met en jeu tout un faisceau d'appartenances et de différences, aussi bien culturelles que sociales ou communautaires. En effet, tout au long de son récit, Donall MacAmhlaigh revient sans cesse sur l'importance de cette langue en tant que véhicule, mais également en tant que preuve, de son "irlandicité", alors même que le milieu ouvrier irlandais de l'époque était très majoritairement urbain et anglophone et ne se reconnaissait par ailleurs que très peu dans ce type de revendication, très éloignée du quotidien auquel ces ouvriers étaient confrontés. Le journal fait donc état de différences culturelles et linguistiques à un double niveau : d'une part entre les ouvriers irlandais et britanniques, et d'autre part entre ouvriers irlandais anglophones et gaélophones. Ces différences peuvent d'ailleurs tourner à la confrontation, notamment entre les "jackeens", les dublinois anglophones, et les "culchies", les provinciaux, généralement gaélophones. Loin de l'idée d'une communauté irlandaise émigrée soudée, le journal de MacAmhlaigh montre au contraire les dissensions qui pouvaient exister au sein d'une telle communauté, dissensions fortement liées à l'emploi d'une langue plutôt que d'une autre.

Mots clés : *Irlande, ouvriers, l'émigration, gaélique, identité, communauté.*

Summary : *Donall MacAmhlaigh was born near Galway in the gaelophone west of Ireland in 1926. From a moderately poor family, he started work young, first in a textiles factory*

then, after the Second World War, as an itinerant labourer - a 'navvy' - in Britain. He contributed, like many Irish of his generation, to the reconstruction of post-war Britain and from 1951 to 1957 kept a diary that was first published in 1964. Called *Dialann Deorai*, in English 'An Irish Navvy : The Diary of an Exile', this diary was written entirely in Gaelic, the author's adopted language as opposed to his mother tongue.

This diary, its contents or choice of language, questions the place of the Gaelic language not only in Ireland but also and especially in the heart of the Gaelic-speaking emigrant populations. It highlights questions of belonging and difference, both social and communitarian as well as cultural. In fact, all the way through his account, Donall MacAmlaigh returns time and again to the importance of this language not only as tool but also as proof of his «Irishness», even though the Irish working milieu of the time was overwhelmingly urban and Anglophone and not overly inclined to align itself with this type of claim. Thus the diary bears witness to cultural and linguistic differences on two levels: on the one hand difference between the Irish and British workers, and on the other, between the English-speaking and the Gaelic-speaking Irish. Moreover, these differences were liable to become confrontational, notably between the 'jackeens' - the Dublin Anglophones - and the 'culchies' from the countryside, generally gaelophones. Far from revealing a tight-knit Irish community, MacAmhlaigh's diary highlights the tensions that could exist in such a community, tensions strongly linked to the use of one language rather than another.

Keywords : Ireland, workers, emigration, Gaelic, identity, community.

Introduction

A partir de la Seconde Guerre Mondiale, et plus encore dans les années qui ont suivi, un nombre important d'Irlandais ont émigré vers la Grande-Bretagne, souvent de manière définitive, pour y participer à l'effort de guerre puis aux travaux de reconstruction. La stagnation économique et le taux de chômage élevé en Irlande, ainsi que la proximité de la Grande-Bretagne et de son abondance d'offres d'emplois plus ou moins qualifiés pendant cette même période expliquent en grande partie le choix fait par ces hommes et femmes. Parmi eux se trouvait Donall MacAmhlaigh, venu de Kilkenny, mais natif de Galway, parti pour la Grande-Bretagne le 12 mars 1951. Entre cette date et le 23 avril 1957, MacAmhlaigh consignera son expérience britannique dans un journal rédigé en gaélique, première étape de sa carrière d'écrivain gaélophone et qui fut publié en 1960 sous le titre de *Dialann Deorai* ('The Diary of an Exile'), avant de paraître en traduction anglaise en 1964 avec pour titre *An Irish Navvy : The Diary of an Exile*.

An Irish Navvy est ainsi le témoignage d'un ouvrier itinérant irlandais sur ses conditions de vie et de travail, ainsi que celles de ses compatriotes, mais aussi une réflexion sur la langue irlandaise, son statut de référence identitaire et par conséquent sa place vis-à-vis de l'anglais. La langue gaélique, placée au cœur de la définition de l'identité irlandaise, notamment depuis l'appel de Douglas Hyde à la 'de-anglicisation' de l'Irlande dans les années 1890, renforcée ensuite par le Revival puis les politiques linguistiques des gouvernements successifs de la République d'Irlande, conserve cependant un statut paradoxal, celui d'être à la fois langue nationale et langue minoritaire, source d'interrogations constantes.

Dans *An Irish Navvy*, le gaélique, qui n'était d'ailleurs pas la langue maternelle de Donall MacAmhlaigh, prend en fait simultanément la dimension d'un facteur d'unité, nationale ou communautaire, d'un objet de dissensions, entre Irlandais gaélophones et Irlandais anglophones notamment, et de cause de repli identitaire d'une communauté linguistique qui, par attachement à la langue des origines, se coupe finalement du groupe social auquel elle appartient dans le pays d'accueil.

I - Le choix d'une langue

Le choix de Donall MacAmhlaigh d'écrire puis de publier son journal en gaélique traduit clairement de la part de l'auteur un engagement identitaire et une volonté de revendiquer son appartenance à une communauté linguistique spécifique. C'est en fait d'autant plus un choix que MacAmhlaigh était un anglophone qui a appris le gaélique sur les bancs de l'école, mais aussi, et peut être surtout, en côtoyant les 'native speakers' de Galway puis de Kilkenny, où il a passé son enfance et sa jeunesse, et du 'First Battalion of the Irish Army', un régiment exclusivement gaélophone au sein duquel il a vécu trois ans, avant d'émigrer. Possédant ainsi les deux langues, MacAmhlaigh s'est en fait trouvé confronté au choix propre aux auteurs irlandais évoqué par Declan Kiberd dans *Inventing Ireland* :

The Irish writer has always been confronted with a choice. This is the dilemma of whether to write for the native audience - a risky, often thankless task - or to produce texts for consumption in Britain and North America.¹

On peut difficilement parler de dilemme dans le cas de MacAmhlaigh pour qui l'utilisation du gaélique comme langue d'écriture s'est vraisemblablement imposée comme une évidence, son intention n'étant pas d'écrire dans une perspective de commercialisation de son ouvrage, mais plutôt dans un souci de préservation d'une langue autant que d'un mode de vie qui à ses yeux sont tous deux menacés de disparaître. En ce qui concerne la préservation de la langue, si dans *An Irish Navvy* MacAmhlaigh ne revient pas véritablement sur son apprentissage du gaélique, se contentant de suggérer qu'il est bilingue, quelques indices sont par contre donnés dans la préface de Valentin Iremonger, poète irlandais et traducteur du journal de MacAmhlaigh :

Mr. MacAmhlaigh was not born with Irish yet he handles the language with all the confidence of one who has profited by many hours spent in the company of those who had it from the cradle. His understanding of the nature of the language and of its idiom, coupled with a feeling for the individual word and phrase, shows that he has given much thought to the problems confronting him as a writer. If the Irish which he uses is not always that of the native speaker, this is the conscious result of his desire to write the Irish that is widely spoken today in its inevitable development from the older 'pure' language of the Gaeltacht. This alone gives his book a particular importance in the current renaissance that is taking place in Irish literature. [MacAmhlaigh : 2003, p. IX]

Le fait d'avoir écrit en gaélique, tout comme d'ailleurs celui de parler cette langue au quotidien, relèvent ainsi à la fois d'un choix et d'un effort conscient qui impliquent aussi bien l'attachement à cette langue de la part de l'auteur

qu'une sorte d'acte militant en faveur de ce qu'il considère comme la seule véritable langue des Irlandais. Si un tel choix a pris la forme d'une évidence pour MacAmhlaigh, il n'en reste pas moins que ses intentions n'étaient pas exactement celles que lui prête Valentin Iremonger. En effet, si le traducteur voit dans la langue utilisée par l'auteur une variété contemporaine de la langue gaélique, à différencier de celle parlée par exemple par les locuteurs natifs du Connemara, MacAmhlaigh avait pour sa part très clairement le souci de reproduire au plus près la langue 'pure' du Gaeltacht, comme on peut le voir dans un passage de *An Irish Nanny* où, justement, il critique les gaélophones, en Angleterre comme en Irlande, qui ont tendance à s'éloigner des idiomes originels :

Living over here is doing great damage to the Irish tongue of those who speak it as their normal language. For instance, today as an aeroplane passed overhead, one of the lads said (in Irish) : 'What the devil keeps it up at all ?' 'Oh ! Power agus² speed,' said Colm Folan (using the nouns in English). What matter but he could have used these simple words in Irish just as easily as he used the other trash. So they say : 'ringail me suas³' or 'wireail me siar⁴' or 'ag leveleail concrete⁵' and hundreds of other sayings that I can't recall now. If this continues I don't know what will become of the pure accurate Irish they spoke up to now. But I don't know if these corrupt renderings are any worse than the ugly unintelligent modern terms that are being made up by the journals back home in Ireland. [MacAmhlaigh : 2003, p. 53]

A la pureté de la langue qu'il recherche et tient à préserver, MacAmhlaigh oppose la souillure linguistique : "trash", "corrupt" ou "ugly" traduisent en effet très clairement ce qu'il considère comme un avilissement du gaélique lorsqu'il entre en contact avec l'anglais ou lorsque l'invention de néologismes est rendue indispensable par une actualité à laquelle la langue doit s'adapter. La conception qu'a Donall MacAmhlaigh de la langue gaélique relèverait en fait plutôt de la conservation d'un patrimoine vivant mais en voie de disparition. Il s'agit en effet moins de défendre la pureté de la langue contre des attaques extérieures que de faire le constat attristé d'une sorte de perte de sens de cette langue qui entraîne avec elle la fin de la communauté dont elle était le ciment. Cette inquiétude se trouve renforcée par le phénomène de l'immigration, qui contribue au démembrement de la communauté, linguistique autant que culturelle, voire nationale, comme l'écrit MacAmhlaigh lorsqu'il décrit une soirée passée dans un pub anglais en compagnie de travailleurs irlandais gaélophones originaires du Connemara :

We stayed up late, with every man contributing his share to the chat. Marcus Folan has such a deep voice that it sounds like a foghorn out in the bay and there's no limit to the number of stories he can tell. I like to hear them talking about home for just like the Islandman, God be with him, we'll never look upon their likes again. Like every place else, Connemara is changing and a new generation will spring up there that won't have the same attributes that the present one has. Maybe the young won't have the same vices : but they won't have the same virtues either. All these characters are like the sailing boat and the spinning wheel, on their way out ; the young people get all their opinions and habits from outside.

There is no doubt but that Irish speakers lose some of their innate dignity when

they turn to speaking English. And what would kill you altogether is that none of the descendants of these men will ever speak a word of Irish in their lives. For instance, if any of them get married over here (and few of them will be able to afford to go back and settle down there), it's in English their family will be reared, even if they themselves speak the old tongue, as a lot of the Gaeltacht people here do. So all this Irish that could be handed on to another generation is going to waste. Seeing that this is so, it's a miserable Government that won't do their best to keep these people at home. [MacAmhlaigh: 2003, p. 94]

Cette soirée traditionnelle au pub, faite de conversations et de narrations d'histoires, est aussi l'occasion pour MacAmhlaigh de la prise de conscience que son monde va disparaître. De manière caractéristique, MacAmhlaigh fait appel pour exprimer ce qu'il ressent à celui qu'il désigne comme "the Islandman" et qui n'est autre que Tòmas O'Crohan dont l'autobiographie écrite en gaélique, *The Islandman*, revient sur la vie d'un habitant des îles Blasket et de ses contemporains. Cette autobiographie de paysan-pêcheur constitue vraisemblablement l'une des principales influences de l'écriture de MacAmhlaigh, qui partage la même conception de la disparition d'une communauté, de son mode de vie et de sa langue, dont il est ressenti comme nécessaire de consigner la mémoire par écrit, pour en garder la trace. L'expression "we'll never look upon their likes again" est d'ailleurs typique de l'écriture de Tòmas O'Crohan et se retrouve également dans d'autres récits du même genre, comme ceux de Maurice O'Sullivan, *Twenty Years A-Growing*, ou de Peg Sayers, *An Old Woman's Reflections*. Un peu comme ces auteurs, MacAmhlaigh, impuissant et amer, voit son monde linguistique se vider aussi bien de ses habitants que de son sens et se diluer dans le processus finalement naturel d'assimilation à la culture du pays d'accueil, mais aussi de l'assimilation en Irlande de formes de culture venant de l'extérieur - on peut penser notamment au cinéma - et dont la langue est l'anglais.

Cet aspect mémorialiste de l'écriture est renforcé dans *An Irish Navy* par une seconde référence littéraire qui apparaît dans les dernières pages du journal, lorsque MacAmhlaigh, à l'occasion d'un séjour de quelques jours dans sa famille, fait une promenade dans la campagne environnante :

Round these parts lived Humphrey O'Sullivan, the diarist. He left us an accurate and lively account of the lives of the people here and the doings of his time. Humphrey always lamented the oppression of the Irish by the English ; but in this lovely countryside, the Irish are in command now - those of them that are left. The Irish language has taken itself away from these rich lands - across the Corrib and into the bleak lands of Erris and the islands off the west coast. One man and his few cattle live here where, in O'Sullivan's time, twenty people lived - Irishmen speaking Irish. What could have been better - to give a good livelihood to the people when they were here so that they would have self-respect and treasure their national language, or to try to bring Irish back from the grave so that it can be on Irish lips again ? [MacAmhlaigh : 2003, p. 178]

Humphrey O'Sullivan (1780-1837), instituteur et marchand de drap à Callan, dans le comté de Kilkenny, où vivait la famille de Donall MacAmhlaigh, a écrit entre 1827 et 1835 un journal rédigé en gaélique et publié dans sa traduction anglaise sous le titre de *The diary of an Irish Countryman*. Dans ce journal, Humphrey O'Sullivan décrit autant sa vie que le quotidien de ses contemporains, les conditions de travail de la paysannerie locale ou encore l'actualité politique. Le parallèle que fait implicitement MacAmhlaigh entre lui et Humphrey O'Sullivan est probablement le passage le plus éclairant de *An Irish Nanny* quant au sens que son auteur donne à sa propre démarche d'écriture. En effet, avec le même attachement qu'O'Sullivan pour la langue gaélique, MacAmhlaigh s'emploie à utiliser son journal finalement moins comme réceptacle de ses pensées intimes, dont les occurrences sont en fait assez rares, que comme un moyen de consigner l'ensemble d'un mode de vie et le souvenir d'une communauté particulière, ce en quoi il est également très proche des écrivains des îles Blasket comme Tòmas O'Crohan. MacAmhlaigh s'institue véritablement comme le successeur de ces deux auteurs dont il est en quelque sorte l'équivalent nomade : à la communauté intimement liée à son territoire succède en effet une communauté en mouvement, dont le territoire devient la langue qu'elle parle. Et ce territoire, comme l'île de Tòmas O'Crohan, est perçu non sans amertume, ce que l'on peut remarquer dans les dernières lignes de la citation précédente, comme étant en voie de désertification. Les deux derniers extraits cités se terminent en effet par un reproche adressé au gouvernement irlandais, dont la politique linguistique est considérée comme inefficace puisqu'elle promeut la langue mais ne soutient pas ceux qui la parle, contribuant ainsi à vider de son sens l'usage d'une langue qui devient une sorte d'artefact, une langue morte. Ecrire et publier son journal en gaélique a de ce fait relevé pour Donall MacAmhlaigh autant d'un choix identitaire, que d'une volonté de préserver la langue, mais aussi le souvenir de ceux qui parlent cette langue, la communauté dont il se sent membre à part entière tenant une place de premier rang dans son écriture.

II - Communauté, identité et résistance

Comme il appartient à deux sphères linguistiques, Donall MacAmhlaigh appartient également à deux communautés, à la fois distinctes et imbriquées l'une dans l'autre : la communauté des travailleurs irlandais émigrés en Grande-Bretagne et celle, plus exclusive, constituée par ceux de ces travailleurs qui sont gaélophones et en général d'origine rurale. La langue constitue de fait un facteur déterminant de la cohésion et de l'identité de cette sous-communauté, mais elle est accompagnée d'autres critères culturels ou sociologiques. Le nombre des travailleurs irlandais établis en Grande-Bretagne, vers laquelle l'émigration était particulièrement dirigée étant donné qu'il était relativement facile pour un Irlandais d'y trouver du travail, était particulièrement élevé dans les années 1950. En effet, si entre 1945 et 1950, l'Irlande connaît un boom économique de courte durée après la dépression économique des années 1930 et la stagnation due à la Seconde Guerre Mondiale, à partir des années 1950 on assiste à une nouvelle situation de stagnation économique dans le pays. Ainsi, si l'on se réfère aux chiffres donnés par Brendan M. Walsh dans sa contribution à l'ouvrage collectif *Ireland 1945-70*, on constate que dans le bâtiment par exemple, il y avait 74 000 employés en 1955

contre 56 000 en 1958. A peu près à la même période, en 1957, on comptait par ailleurs 78 000 chômeurs et il y a eu 400 000 candidats à l'émigration entre 1951 et 1961, soit un nombre proche de celui que l'on peut trouver pour les années 1880⁶. Ces chiffres sont par ailleurs à rapprocher de ceux que donne Richard Kearney dans *Migrations : The Irish at Home and Abroad* : en 1951, année où Donall MacAmhlaigh est arrivé sur le sol anglais, un peu plus de 700 000 Irlandais nés en Irlande vivaient en Grande-Bretagne⁷. Ce constat est également fait par MacAmhlaigh lui-même, bien que de manière beaucoup plus empirique, dès le début de son journal, alors qu'il vient de s'installer à Northampton pour y travailler comme agent d'entretien dans un hôpital :

Feast of St. Patrick of the Gael. [...] I couldn't believe that there were so many people from Ireland in the city. Every fourth person that I met had the shamrock up and the church was full to overflowing. After Mass, they hung around outside the church just as they do at home and I have to say that I never saw such fine strong men and such lovely girls for a long time. I was pleased and proud to see them like that for those up where I work are pretty poor types. [MacAmhlaigh : 2003, p. 10]

La fierté d'appartenir au peuple irlandais s'exprime ici sans ambages à travers les caractéristiques physiques "supérieures" que MacAmhlaigh prête à ses concitoyens. Notons cependant que si quelques passages de ce type apparaissent au début du journal, le propos se nuance au fur et à mesure que l'auteur apprend à mieux connaître son pays d'accueil et ses habitants. Reste cependant la force du lien qui le rattache aussi bien à la communauté des Irlandais émigrés comme lui qu'à la communauté originelle qu'il a dû quitter à contrecœur.

Cette communauté originelle, rurale et gaélophone, dont MacAmhlaigh est très nostalgique, est en fait recomposée sur le sol britannique où elle a tendance à se reconstituer en marge du reste des émigrés irlandais. Cela apparaît très clairement dans les passages du journal qui concernent la sociabilité, et particulièrement les pubs, dont certains sont presque exclusivement fréquentés par des gaélophones :

We went in to the Jolly Smokers and we had great crack for a while. Most of the Connemara people go there now and you wouldn't know but that you weren't back at home. Nearly every one of the men there have hob-nailed boots, corduroy breeches and big 'donkey' jackets and most of them speak Irish all the time. One oul' lad sang 'The Song of the White Strand' and a good job he made of it. [MacAmhlaigh : 2003, p. 38]

Le Jolly Smokers devient finalement une sorte d'annexe du Connemara, un lieu qui, comme une ambassade, est un morceau du territoire national en terre étrangère. Le fait est que le pub est un point de ralliement essentiel de la communauté immigrée, non seulement parce qu'il est un lieu de convivialité, mais aussi parce qu'il tient lieu de marché du travail, devenant en cela une véritable bourse pour l'emploi où s'échangent par exemple les renseignements sur les grands chantiers en cours où il est possible de trouver du travail, mais également où les chefs de chantier viennent recruter la main d'œuvre qui leur est nécessaire. Le pub est finalement un interface, un sas, entre la reconstitution

d'un entre-soi qui permet de compenser le sentiment de déracinement causé par l'émigration et l'intégration dans la réalité du pays d'accueil.

Cette intégration reste de fait assez relative, tant l'appartenance communautaire, notamment pour les gaélophones, peut s'avérer être imperméable à ce qui lui est extérieur. On peut trouver un exemple de ce cas de figure dans *An Irish Navvy* avec Punch Flanagan, un vieil ouvrier gaélophone qui après une cinquantaine d'années passées en Grande-Bretagne donne pourtant l'impression à MacAmhlaigh de n'avoir jamais quitté l'Irlande :

[Punch Flanagan from Roscommon]'s one of the real old stock - more than decent and gracious. He's very old now and I got a fright when I first learned how long he has been over here. I asked him one night how long he had been in England. 'I came over here in 1899,' he said. I could hardly believe my ears at first. He was only fifteen then and to listen to him now you'd never know that he had left home at all. What matter but you have fellows coming over here and they are only a couple of days in the country and they have an English accent. Ward was right in the First Battalion long ago when he remarked : 'There's no gob like an Irish gob.' [MacAmhlaigh : 2003, pp. 82-83]

Punch Flanagan joue en fait le rôle d'une sorte de miroir pour Donall MacAmhlaigh : il est en effet l'image de ce que MacAmhlaigh pourrait devenir dans le futur, c'est-à-dire un vieil ouvrier irlandais émigré qui continue cependant à vivre symboliquement en Irlande à travers la langue gaélique. On retrouve finalement l'idée d'une langue-territoire, utilisée non-seulement pour des raisons identitaires, mais aussi et peut être surtout pour nier d'une certaine manière la réalité de l'émigration.

Cette négation se retrouve également de manière caractéristique dans l'emploi du terme d'exil, qui figure d'ailleurs dans le titre de la version gaélique du journal de MacAmhlaigh, ainsi que dans le sous-titre de la version anglaise : *The Diary of an Exile*. Pour MacAmhlaigh, il ne s'agit pas en effet de présenter son émigration comme un départ volontaire, mais plutôt comme un départ forcé, une contrainte imposée de l'extérieur. Cette manière d'envisager l'émigration correspond à une imagerie datant d'avant l'Indépendance de l'Irlande, lorsque l'émigration était perçue comme un départ forcé dû à l'oppression britannique, et qui a été entretenue pendant encore plusieurs décennies après l'Indépendance. Ainsi Kerby A. Miller, dans sa contribution à l'ouvrage collectif *Migrations*⁸, constate que bien que l'émigration irlandaise soit due dans la majorité des cas à des causes économiques, l'idée d'exil, et particulièrement d'exil politique, est présentée comme une cause importante, notamment dans la littérature, alors même qu'elle ne repose sur aucune réalité historique. Selon Miller, cet appel à la figure de l'exil peut s'expliquer d'une part par le fait qu'aux dix-neuvième et vingtième siècles, on assiste à une transformation de l'Irlande due aux progrès du capitalisme, ce qui a créé une situation économique nouvelle, une situation de crise à laquelle on répond par un appel aux motifs traditionnels, comme l'exil, qui permettent de rationaliser et d'appréhender une situation nouvelle. D'autre part cependant, cette réponse à une situation nouvelle peut également être vue comme servant à

excuser, voire à cacher les problèmes et les échecs économiques et politiques en Irlande même, jusque dans les années 1960 du moins, notamment grâce à la victimisation et à la romantisation des émigrés, “forcés” de partir.

Chez Donall MacAmhlaigh, l'usage du gaélique lui permet ainsi de se présenter comme un étranger parlant une langue étrangère, c'est-à-dire de mettre en valeur son déracinement et son déclassement par rapport à sa situation d'origine, alors même que l'anglais, en supposant une proximité au moins linguistique avec le pays d'accueil, aurait plutôt tendance à flouter les sentiments d'altérité radicale, de dépaysement et de nostalgie propres à l'exil et à son écriture. L'insistance sur l'idée d'altérité fait en effet partie de ce qui constitue pour Michael Seidel, auteur de *Exile and the Narrative Imagination*, l'une des caractéristiques de l'écriture de l'exil :

Because of the doubleness implicit in exilic positioning, the record of exile in narrative is an alien voicing, which is what the word allegory means (al, “other” ; goria, “voicing”).⁹

Le gaélique permet ainsi de renforcer le sentiment d'altérité et de se constituer comme Autre, d'insister sur la conscience de soi, exacerbée par un contexte étranger, voire étrange, et dans le même temps sur la rupture que signifie l'exil. Cette situation, ressentie au niveau individuel, trouve également son expression sur le plan communautaire. On s'aperçoit en effet dans *An Irish Nappy* que la communauté irlandaise dans son ensemble, et plus encore sa frange gaélophone, reproduit ce besoin d'altérité qui accompagne également une affirmation de soi en tant que groupe culturellement distinct bien que par ailleurs pris dans le sein de la même classe sociale. On peut en trouver des exemples dans les nombreux épisodes de bagarres, de prises de position chauvines ou encore, comme dans l'extrait qui suit, de concours de force :

Geordie was bathed in sweat by now - a fine strong stump of a man he was, all right - and I think he was a bit more tired than Andrew. 'It's easy to see,' I thought, 'the man who learned his trade on the bog - he has more stamina than is usual.' The floors of the two wagons were clear of stones by now and all that was left was a pile in each of the four corners. It was a half an hour since they had started and they hadn't had even one minute's rest, either of them. [...]

Forty minutes it had taken him and Geordie was only a couple of minutes behind him. It was a great feat altogether and we were proud of Andrew. I think we were also happy that Geordie hadn't been too badly defeated for he had done a great bit of shovelling and he shook hands with Andrew when he climbed down off his wagon. [MacAmhlaigh : 2003, p. 172]

Les concours de force et autres défis font partie des éléments typiques de la culture ouvrière et d'une représentation de la masculinité dans laquelle la puissance physique joue un rôle prépondérant. Dans le cas présent, le concours se teinte de fierté nationale puisqu'il se dispute entre le “champion” de la communauté irlandaise d'une part et celui des ouvriers locaux d'autre part. Cette confrontation, marquée d'ailleurs par un réel fair-play, signifie également le rassemblement de chacune des deux communautés autour de

leur “champion” respectif, ce qui à la fois fait passer la rivalité individuelle à l’état de rivalité de groupe, et permet à travers cela de mettre l’accent sur les différences fondamentales et finalement irréconciliables entre les deux communautés, ce qui ressort particulièrement lorsque MacAmhlaigh déclare : “It’s easy to see [...] the man who learned his trade on the bog [...]”. Cette remarque a priori anodine établit en fait une différence d’ordre essentiel entre l’ouvrier irlandais et l’ouvrier britannique, différence qui semble émaner du sol même sur lequel le premier a grandi. Le déracinement de l’émigration n’empêche pas, finalement, que la terre dont on a été arraché continue de nourrir aussi bien la force d’un individu que celle de la cohésion de tout un groupe autour de lui.

Les rivalités existent cependant aussi au sein de la communauté irlandaise, entre les gaélophones et les anglophones, les premiers étant par ailleurs le plus souvent d’origine rurale et les seconds d’origine urbaine, généralement dublinoise. Cette distinction ressort notamment à travers les sobriquets de “Culchie” et “Jackeen”, le “Culchie” étant le campagnard gaélophone, vu comme arriéré, et le “Jackeen” le citadin anglophone, vu quant à lui comme dégénéré, comme on peut le constater dans l’extrait qui suit :

‘I’m a Culchie,’ he said, ‘and I don’t think any half-starved Jackeen like you can teach me manners.’

‘You’re probably right about that,’ said the first man - I wouldn’t think he was a Dublinman even though the ‘Culchie’ called him a Jackeen - ‘When you weren’t taught manners till now, I doubt you ever will.’ [MacAmhlaigh : 2003, p. 169]

Bien que “Jackeen” soit un terme qui désigne normalement les dublinois, il apparaît clairement ici que ce n’est pas l’origine géographique qui compte dans l’usage du sobriquet, MacAmhlaigh faisant lui-même remarquer que l’homme en question n’est probablement pas de Dublin, mais le fait que cet homme est exclusivement anglophone, contrairement au “Culchie”. Quelques pages plus tôt, MacAmhlaigh cite d’ailleurs l’un de ses collègues, originaire de la ville de Limerick, qui dit à propos du gaélique : “Only a few people speak it in backward places” [MacAmhlaigh : 2003, p. 162]. La langue gaélique, facteur d’altérité et de différenciation vis-à-vis de la population du pays d’accueil, est ainsi également source de dissensions au sein d’une même communauté nationale et marginalise finalement ceux, minoritaires, qui la parlent. La tentation d’abandonner l’usage de cette langue, dont nous avons pu voir quelques exemples précédemment, est alors d’autant plus grande que cela permettrait une double intégration, à la fois dans la communauté émigrée des compatriotes et dans la communauté nationale du pays d’accueil. Cette tentation, qui est aussi celle d’accéder à une position sociale qui rassure puisqu’elle permet de se conformer à la norme, est évoquée par Donall MacAmhlaigh de manière détournée, à travers le récit d’un rêve qu’il fait régulièrement :

I dreamed again last night that I was in a little sweet shop all by myself. The woman of the shop had gone off and I had the whole place to myself. With nobody there to see me, I had the temptation to pinch a fistful of sweets. I stood

there between two minds and somehow, the sense of temptation is sweet beyond all bounds. Now and again, I yield to my baser feeling and as soon as I do, the desire for sweets disappears altogether and I no longer have any interest in robbery. Until recently, I thought that I was a robber by nature but now I think that there's some deeper reason for the whole thing. What I seem to be about to steal, I have really no wish for. I think that what I want to do is something that is not permitted - and just because it is not permitted. Sin for the sake of sin, you might say. Whatever about that, I understand from the dream that the sweetness comes from refusal of, and not from yielding to, temptation. [MacAmhlaigh : 2003, p. 64]

Sur le plan psychanalytique, il serait certainement possible de donner une interprétation à forte connotation sexuelle de ce rêve, mais on peut également en donner une interprétation linguistique. En effet, cet extrait est précédé dans le journal par un passage consacré à l'importance de la langue irlandaise pour les gens de Kilkenny et est immédiatement suivi par un long passage dans lequel MacAmhlaigh fait l'éloge du système de santé anglais par rapport à celui qu'il a connu en Irlande. Le récit du rêve se trouve ainsi pris entre d'une part l'attachement à la langue et à l'identité irlandaises et d'autre part le constat des défaillances du pays d'origine par rapport au pays d'accueil. Le magasin de bonbons pourrait ainsi être vu comme une métaphore de l'Angleterre, ce qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler la métaphore du pub "Rose and Crown" dans le volume du même nom de l'autobiographie de Sean O'Casey. Livré à lui-même dans ce pays-magasin offrant toutes sortes de possibilités inexistantes en Irlande, l'émigré est ainsi confronté à un choix entre rester fidèle à ses origines ou succomber à la tentation de renoncer aux valeurs sur lesquelles son identité s'est constituée. Cela ressort d'ailleurs particulièrement avec l'expression "I stood between two minds", qui semble faire écho à la conception du "Irish mind" que Seamus Heaney donne dans sa contribution à *Migrations* :

[...] our capacity to live in two places at the one time and in two times at the one place.¹⁰

Dans le cas de Donall MacAmhlaigh, il s'agit non seulement de vivre dans deux endroits à la fois, mais aussi dans deux univers linguistiques différents. Aussi voler un bonbon dans ce magasin, c'est avoir dans sa bouche une langue qui n'est pas la vôtre, et pourtant ne pas avoir plaisir à l'utiliser. MacAmhlaigh le dit lui-même dans l'extrait précédent : il n'est pas voleur par nature, peut être parce que c'est de culture qu'il s'agit ici et de la tentation de l'appropriation finalement décevante d'une langue qui n'est somme toute pas la sienne. A cela s'oppose la résistance du "Irish gob", d'une langue certes marginale et marginalisante mais qui finalement apporte plus de satisfaction parce qu'y être fidèle c'est être fidèle à sa propre nature, comme MacAmhlaigh l'affirme d'ailleurs lorsqu'il parle de l'homme de Limerick déjà cité précédemment :

And that's the strangest thing about the situation. The Limerickman would be as loyal to his country and to his comrades as the next but he didn't seem to think that he was betraying anything by knocking the Irish language. [MacAmhlaigh : 2003, p. 163]

Conclusion

Le journal de Donall MacAmhlaigh se trouve donc être un ouvrage qui appelle à une multiplicité de niveaux de lecture. Rédigé en gaélique, il affirme l'attachement de son auteur à une langue qui est au cœur de sa conception de l'identité irlandaise. Par sa forme, il se place également dans la filiation des journaux et autobiographies de gaélophones désireux de faire connaître à travers l'excuse de leur propre expérience le quotidien de l'ensemble d'une communauté dont le mode de vie est menacé de sombrer dans l'oubli. Mais il est aussi une écriture de l'exil, qu'il s'agisse d'une conception de l'émigration comme un départ forcé du pays natal, de l'exacerbation du sentiment d'altérité ou d'un exil plus symbolique et linguistique, l'usage du gaélique étant en effet un facteur non seulement de différenciation identitaire mais aussi de marginalisation au sein même de sa communauté nationale ou de sa classe sociale. Le journal d'un ouvrier gaélophone en Grande-Bretagne est finalement l'écriture d'une communauté d'"Islandmen", d'hommes insularisés par une langue qui se trouve paradoxalement être au centre des débats sur l'identité irlandaise depuis plus d'un siècle et les prémices de l'émancipation puis de l'indépendance du pays.

Notes

¹ Declan Kiberd, *Inventing Ireland*, p. 136.

² and

³ Ring me up.

⁴ Wire me back.

⁵ Levelling concrete.

⁶ Brendan M. Walsch, « Economic Growth and Development 1945-70 », *Ireland 1945-70*, Ed. Joseph J. Lee, p. 28.

⁷ Richard Kearney, « The Fifth Province : Between the Global and the Local », *Migrations : The Irish at Home and Abroad*, Ed. Richard Kearney, p. 47.

⁸ Kerby A. Miller, « Emigration, Capitalism and Ideology in Post-Famine Ireland », *Migrations*, Ed. Richard Kearney.

⁹ Michael Seidel, *Exile and the Narrative Imagination*, p. 14.

¹⁰ Seamus Heaney, « Correspondences : Emigrants and Inner Exiles », *Migrations*, Ed. Richard Kearney, p. 22.

Bibliographie

- Kearney, R. et al. (1990) *Migrations : The Irish at Home and Abroad*. Dublin : Wolfhound.
- Kiberd, D. (1996) *Inventing Ireland : The Literature of the Modern Nation*. London: Vintage.
- Lee, J. J. et al. (1979) *Ireland 1945-70*. Dublin : Gill & Macmillan ; New York : Barnes & Noble Books.
- MacAmhlaigh, D. (2003) *An Irish Navy*. Cork : The Collins Press.
- Seidel, M. *Exile and the Narrative Imagination*. New Haven : Yale University Press, 1986.